

Le secret

On aurait dit qu'il dormait. Seules les mains en croix sur sa poitrine trahissaient la triste réalité du moment. Papy Raymond venait de nous quitter et nous n'attendions plus, serrées l'une contre l'autre, un mouchoir à la main, que l'arrivée de mes parents pour la mise en bière. « *Pauvre papy* » susurrai-je entre deux sanglots en soutenant ma pauvre grand-mère qui lui caressait doucement le visage. Comme arrêtée dans son élan par mes propos, elle baissa soudain les yeux et lâcha dans un souffle « *et pourtant ...* ». Me tournant doucement vers elle, je l'encourageai à préciser sa pensée. « *Et pourtant quoi, mamie ?* ». Elle demeura silencieuse un instant puis, planta son regard timidement dans le mien : « *Et pourtant ... il n'était pas tout à fait ton grand-père* ». J'ouvris la bouche mais aucun son n'en sortit. Comme pour devancer ma question, elle posa une main tremblante sur mon bras gauche et, rapprochant son index de ses lèvres me dit tout bas : « *Chut, Rose, c'est un secret, mon secret, et je ne l'ai raconté à personne ...* ». Invitée par sa voix fébrile à respecter sa requête, je m'assis, sur la petite chaise placée à côté du cercueil. « *C'était il y a si longtemps, ma petite Rose. Si longtemps ... J'avais tout juste dix-sept ans et la guerre durait depuis quatre ans déjà. Nous vivions, mes frères, ma mère, mon beau-père et moi tant bien que mal au rythme des sirènes, des descentes dans les abris et des bombardements. Mais la vie était plus forte que tout, j'étais bien jeune et, malgré la gravité de la situation, sitôt l'alerte passée, je remontais quatre à quatre les marches de la cave pour respirer dehors à pleins poumons. Enfin si l'on peut dire, compte-tenu des poussières épaisses laissées par les bombes. J'errais à travers les rues, enjambant les gravats, à la recherche de connaissances qui auraient pu avoir besoin d'aide, ou tout simplement, pour bavarder et oublier l'angoisse d'une longue attente dans le noir . Je me suis arrêtée devant ce qui était le marché couvert de R*** , il venait de partir en fumée . Une vraie ruine jonchée de fruits et légumes éventrés et décapités un peu partout. Je me rappellerai toujours ce reste chou fleur dont les feuilles, sous le coup de l'explosion, avaient fini leur voyage sur la tête de la statue de Corneille. Quel drôle de chapeau ! Si la situation prêtait bien peu à plaisanter, pourtant, j'ai senti à cet instant monter en moi une irrépressible envie de rire. Le contre-coup je suppose, le moment où les nerfs lâchent et où le corps dit à sa façon qu'il est soulagé d'avoir survécu et encaissé le choc de l'horreur. Bref, j'ai éclaté de rire et je ne pouvais plus m'arrêter. « Hé bien mademoiselle, ce n'est pas très charitable envers ce bon vieux monsieur Corneille, dites-moi ! » . Surprise en plein délit de gaieté, comme une voleuse prise la main dans le sac, cette phrase a stoppé net mon euphorie. Je me suis aussitôt retournée. C'est là que je l'ai vu pour la première fois. Un jeune homme d'environ vingt-cinq ou vingt-six ans. Brun, teint mat et yeux bleus, l'air robuste, manches retroussées, tenant fermement une sorte de grand panier d'osier rempli de fruits et légumes miraculeusement épargnés, en bras de chemise, un pantalon de toile épaisse*

retenu par de larges bretelles. Il me regardait en souriant. J'ai senti que je rougissais jusqu'aux oreilles mais je n'ai pas pu répondre à sa question tant j'avais le souffle coupé et les jambes qui se dérobaient sous moi . Mon cœur menaçait d'éclater tant il battait comme un fou sous mon corsage.» Puis, faisant une courte pause, elle reprit de plus belle : *« Je m'en souviens comme si c'était hier. Un vrai coup de foudre. Je n'avais jamais ressenti ça auparavant et je n'y avais jamais cru. Il a dû deviner mon trouble et pour ne pas me mettre mal à l'aise, m'a simplement tendu une main ferme mais douce que j'ai saisie je ne sais comment : « Guy, je m'appelle Guy, je travaille au marché avec mon oncle au rayon maraîcher. Enfin, je veux dire, je travaillais ..., a-t-il ajouté en balayant du regard, tout désolé, le vaste désastre qui s'offrait derrière lui. « Et vous mademoiselle, puis-je me permettre de vous demander votre prénom ? ». J'ai fini par lui répondre au bout de quelques secondes, qui ont peut-être passé pour de l'impolitesse ou de la niaiserie alors que je réunissais tout mon courage pour lui répondre : « Lucette. Mon nom c'est Lucette ». Il a souri à nouveau puis, tenant toujours fermement ma main dans la sienne, m'a invitée à venir boire un café au bistrot du coin de la rue qui avait heureusement résisté à l'assaut ennemi. Comme une évidence, je l'ai suivi. Comme une évidence, nous avons discuté durant des heures. Lui et moi, encore une évidence, c'était pour la vie. Il le savait aussi bien que moi. Une histoire faite pour durer. Du moins c'est ce que je croyais alors ... ».* Ma grand-mère se tut quelques instants, en proie à l'émotion la plus vive et laissa couler quelques larmes. Larmes de tristesse ? De regrets ? Il ne me fallut pas attendre très longtemps pour savoir ...

Très vite, Lucette et Guy étaient devenus inséparables. Sitôt son travail de sténodactylographe terminé, elle volait vers l' élu de son cœur, virevoltant au milieu des décombres et des fusées éclairantes, confiante en sa bonne étoile et avec la certitude, rivée au plus profond d'elle-même, que rien ne pourrait désormais lui arriver. Heureuse et amoureuse, elle l'était, insouciant aussi comme on l'est à dix-sept ans. Les projets d'avenir se dessinaient. Bientôt elle quitterait un foyer où on lui faisait bien sentir qu'elle était une bouche de trop à nourrir, même si elle avait un travail. Non pas qu'elle n'aimait pas sa famille mais la perspective de quitter un beau-père ronchon qui ne se souciait pas d'elle et une mère, qui n'avait pas la fibre maternelle malgré quatre grossesses, ne l'emplissait pas de tristesse. Maman ne verrait sans doute pas d'inconvénient à consentir à un mariage précoce. Car de mariage, il en était question. Blottis l'un contre l'autre, assis sur un mur ravagé par les assauts répétés des bombardiers allemands, ils rêvaient à une autre vie, à deux, roucoulant comme deux adolescents innocents et souriant à un avenir rose et joyeux, plein d'amour et de projets merveilleux.

Le jeudi 1^{er} juin 1944, ce ne fut pas un feu d'artifice prématuré qui éclaira le ciel clair de R*** mais le ballet savamment orchestré des bombes tombant sur la ville. L'attaque fut terrible. Les murs

de la cave tremblèrent, les tympans faillirent éclater tant la symphonie en deux actes fut sourde et terrible. Les petits frères criaient et pleuraient, maman hurlait à chaque impact le beau-père pestait. Lucette, quant à elle, se couvrait la tête et les oreilles de ses bras, recroquevillée, comme un moineau dans son nid. Bref, chacun crut tout simplement sa dernière heure arrivée. Puis soudain, le miracle. Un silence absolu envahit la pièce et l'extérieur. Plus un bruit. Plus un obus. L'alerte était passée. « *Cette fois-ci c'était moins une, souffla le père, un peu plus et on y passait tous* ». On se leva timidement, tant on avait du mal à se convaincre de la fin des hostilités et du calvaire, mais on se leva tout de même. Et l'on sortit. Avant de découvrir les dégâts ... La maison était amputée de sa façade et crachait ses entrailles de pierre sur la route : un obus était tombé tout près, sur l'immeuble d'en face et l'explosion avait tout soufflé aux alentours. Lucette, se remettant à peine du choc, retrouvant peu à peu ses esprits, se dirigea bientôt en direction du marché couvert pour trouver le réconfort dans les bras de Guy et lui conter sa terrible aventure. Il y aurait aussi besoin de bras pour aider la famille à tout déblayer ... « *Quand je suis arrivée, poursuivit ma grand-mère d'une voix étranglée, j'ai aperçu son oncle. - Monsieur F***, vous avez vu Guy, je le cherche ? - A ça ma petite Lucette, voilà une heure au moins qu'il est parti te rejoindre. Il m'a dit qu'il allait se mettre à l'abri avec toi pour te rassurer. Tu ne l'as pas rencontré ? Tu ...* » Sa phrase est restée en suspens, comme s'il comprenait que quelque chose clochait. Et moi ... Et moi, dit-elle d'une faible voix, j'ai tout de suite senti mon ventre se tordre et la foudre tomber sur moi plus violemment que les bombes. Je me suis entendu dire « *Guy ... oh non Guy ...* » ... J'avais les jambes en coton mais j'ai réussi à courir comme une folle au milieu des décombres et des cris de l'oncle de Guy. Quand je suis arrivée devant ma maison, non ... », mamie se tut en remuant la tête de gauche à droite. « *Non, tu ne peux même pas imaginer, Rose ... c'est impensable, inimaginable ... de dessous les décombres, j'ai vu une main. Une bague fine et dorée à un doigt représentant une petite marguerite. Ma bague. Celle que j'avais donnée à Guy en gage de notre amour ... Là, le sol s'est effondré sous mes pieds et sous le coup de la douleur, je suis tombée à genoux en hurlant son no ...* » Triste, je l'étais aussi en écoutant son récit. Il m'était difficile de briser ce silence pesant mais je me risquai tout de même à poser la question qui me brûlait les lèvres : « *Et papy dans tout ça... ?* ». Sans attendre, ma grand-mère ajouta. « *Après ce jour là, je n'ai plus jamais été la même. Une partie de moi était morte. Je n'avais plus goût à rien et j'étais désespérée. Le seul qui m'a véritablement épaulée c'est ... ton grand-père. En ce temps là, il était mon meilleur ami. Mon voisin aussi et nous nous connaissions depuis que nous étions gamins. Je n'ai aucun mérite particulier pour qu'il me soit venu en aide. Il était secrètement amoureux de moi et je le savais. Ma romance avec Guy avait calmé ses ardeurs, il avait eu la délicatesse de nous laisser nous voir sans se plaindre. Ce qu'il m'a dit ce jour-là je m'en souviendrai toujours. C'est là qu'il m'a sauvée et qu'a commencé notre histoire.* » Lucette, ma

Lucette, m'a-t-il murmuré tout doucement au creux de l'oreille, je vois bien que tu as du chagrin et je me sens impuissant à t'aider. Je vois bien que tu penses à lui ... - Tu n'y peux rien Raymond, ce n'est pas de ta faute. Ma vie est perdue, rien ne peut changer ça. - Mais si, voyons, tu referas ta vie ... - Non, c'est trop tard maintenant. - C'est dommage, a-t-il dit soudain, comme s'il se donnait du courage. Oui c'est dommage car en d'autres circonstances moi ... j'aurais bien aimé faire ton bonheur. » Je l'ai regardée à la fois attendrie et gênée. « Tu es gentil Raymond, mais tu ne sais pas tout. J'ai fait des bêtises. Des bêtises avec lui ... Ma mère et mon beau-père ne se doutent de rien encore mais ils me chasseront bientôt ... » J'ignore s'il s'en doutait ou si ma main posée sur mon ventre lui a mis la puce à l'oreille mais de son plus beau sourire il a ajouté « Hé bien on pourrait leur dire que c'est moi la bêtise ... Et si personne ne me croit je m'en fiche ... D'autant plus que j'aurais aimé être à l'origine de la bêtise, moi ... » Je l'ai regardé droit dans les yeux durant plusieurs minutes et j'ai ajouté d'un ton grave : « Tu dis ça, Raymond, mais réfléchis bien. Qu'est-ce qu'on pensera de toi ? Personne ne sera dupe. Et puis des enfants, il faut mieux les faire soi-même. » Il a baissé le regard et m'a fait cet aveu qui a achevé de me décider : « Lucette, tu te rappelles il y a quatre ans ? J'ai eu les oreillons. A quinze ans, tu imagines ... et tu sais ce qu'on dit des garçons qui ont eu cette maladie ... Ça a été le cas de mon oncle Amédée ... Moi je veux pouvoir tenir un bébé dans mes bras un jour, quel qu'il soit, peu importe de qui il est ... ». Voilà ma Rose chérie, tu sais tout , conclut ma grand-mère au prix d'un ultime effort sur elle-même, j'espère que tu ne me jugeras pas trop durement. J'ai fini par épouser ton grand-père et ta mère est venue au monde dans une famille aussi honorable que possible, sept mois plus tard, même si je sais très bien que bon nombre des nôtres ont difficilement cru à une naissance prématurée. »

L'extrémité du carré dix, parcelle douze, ne fait décidément pas penser à un cimetière mais à un jardin habillé de ses plus belles parures automnales. Sous les marguerites jaunes et pourpres, repose désormais papy Raymond. Un dernier signe de croix, une larme essuyée discrètement, ma mère et moi disons au revoir à cet être chéri entre tous. « *Au revoir mon cher papy* » dis-je en regagnant l'allée centrale. « *Et pourtant ...* ». Deux mots s'échappent dans un souffle des lèvres de ma mère, deux mots à peine murmurés, davantage pour elle-même que pour moi. Deux mots déjà entendus, il n'y a pas si longtemps ... Je me fige un instant. Aurait-elle connaissance de cette histoire de famille taboue, l'histoire de sa propre histoire ? Je l'observe. Son regard est rivé sur la tombe. Un mélange d'amour et de reconnaissance, me semble-t-il. J'ai subitement l'intime conviction qu'elle sait. Par respect pour ma grand-mère qui a exigé le silence le plus absolu de ma part, j'avance comme si de rien n'était. Je ne demanderai rien. Ne poserai aucune question. Après tout ..., *chut, c'est un secret ...*